

La perversion rend-elle heureux ?* Barthes dans les Balkans, mytheme et pharmakon

Maja Vukušić Zorica, Nenad Ivić
Université de Zagreb

Abstract

Perversion makes happy ? – Barthes in the Balkans, mytheme and pharmakon

Although translated, in Croatia Barthes's status is reduced to the one of sign, *mytheme* and *pharmakon*. Biti's and Solar's readings, framed by the beginnings (Aćin) and more recent ones (Rafolt), do show that the mystification of the text produces a certain fetishism of writing, a narcissism of the reader combined with a perversion that simply makes one happy. Croatian Barthes, decidedly structuralist, shows that the spatiality of the mythical language is just as crucial as its temporality.

Keywords: mytheme, pharmakon, mystification, text, structuralism, reading

« Car, si l'on parle d'étudier [μελέτη: étude, réflexion, discipline], cela veut dire que la connaissance se retire de nous; l'oubli c'est en effet le départ hors de nous de la connaissance, et l'étude inversement, en créant un souvenir nouveau à la place de celui qui s'en va, conserve la connaissance, de façon qu'elle semble être la même. »

Platon, *Le Banquet* 208a (trad. Robin)

« Quant au livre intérieur de signes inconnus [...], pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut

* Barthes, R. 2002. « La déesse H. ». In *Roland Barthes par Roland Barthes dans Œuvres complètes IV, Livres, textes, entretiens (1972-1976)*, Paris: Seuil, p. 643.

nous suppléer ni même collaborer avec nous. [...] Ce livre, le plus pénible de tous à déchiffrer, est aussi le seul que nous ait dicté la réalité, le seul dont 'l'impression' ait été faite en nous par la réalité même. »

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

« - Mon cher, dit Lousteau, la critique est une brosse qui ne peut pas s'employer sur les étoffes légères, où elle emporterait tout. »

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*

À l'occasion du centenaire de la naissance de Barthes, l'Europe de l'Est se doit de remettre en question les héritages barthésiens, leurs usages, leurs détournements et leurs mythologies respectives.

L'histoire de Barthes en Croatie peut se réduire au constat suivant: le seul Barthes identifiable en Croatie demeure massivement structuraliste. Non seulement il n'y a pas d'études suivies de Barthes en Croatie, mais il y est même, pour la plupart, réduit au statut de *signe*, signe de la « scientificité » ou simple décor, *fioritura*. Barthes y est devenu lui-même un mytheme, instrumentalisé, conceptualisé, et donc anéanti. La délicatesse et les nuances typiquement barthésiennes s'en trouvent caricaturées ou effacées. Son œuvre y est décimée, même si les traductions des *Mythologies*, de *Critique et vérité*, du *Plaisir du texte* et des *Variations sur l'écriture*, des *Fragments d'un discours amoureux* et du *Journal de deuil*, plutôt nombreuses, pourraient témoigner d'une situation radicalement différente.

La réception de Barthes en Croatie, globalement, fait voir le superflu de tout classement, de toute grille hiérarchique, qui ne font qu'instaurer une *doxa*, porter un jugement trop net sur le livre (lu ou non lu)¹.

Ainsi, en laissant tomber Barthes comme *fioritura* des textes des critiques et des scientifiques croates et yougoslaves, nous pencherons-nous sur les lectures de Barthes de deux de nos théoriciens croates de la littérature les plus réputés, Vladimir Biti et Milivoj Solar, en les accompagnant d'une étude des péri-textes (préface à la traduction du *Plaisir du texte*

par Jovica Aćin) et des derniers textes critiques (un article récent sur la photographie de Leo Rafolt) de la réception de Barthes en Croatie.

1. Lever de rideau

En 1959, le quotidien yougoslave *Politika* commande à un certain Roland Barthes un article, dûment publié en mai sous le titre *Voies de la nouvelle critique littéraire en France* (Samoyault 2015, 327). Choix judicieux, et surprenant, au moins à première vue, favorisé par une conjoncture historique: la rencontre heureuse de la politique, de la tendance des dirigeants du pays de chercher des alliés, ou des supporters, en dehors de la ligne de parti et de la *Gleichschaltung* de Moscou, et de l'art, de la tendance des lettrés à chercher les types de critiques qui seraient, en quelque sorte, non-alignées, ni marxistes vulgaires, ni bourgeois. Pour les observateurs vigilants, compétents et bien informés de la scène critique et littéraire française (et le milieu critique et journalistique belgradois était à l'époque à prédominance francophone, imprégné de culture française) Barthes, semble-t-il, représentait un choix parfait: d'inspiration marxiste mais non allié au Parti communiste français, qui à l'époque était très stalinien, opérant une critique dévastatrice de la société bourgeoise, capable de montrer le chemin à suivre aux critiques littéraires yougoslaves qui (c'est une façon de caractériser leur visée politique et non pas leur production) essayaient de concilier les égards pour l'art avec les forces de transformation sociale. Il s'agissait, en effet, *grosso modo*, de mettre en œuvre les principes de « l'ouverture de la littérature » prônés par Miroslav Krleža (1950, 1; 1952, 10-11) depuis la fin de la guerre, et formulés en opposition avec les préceptes du socialisme réaliste, phénomène éphémère dans le renouveau culturel yougoslave d'après-guerre.

Au tout début, Barthes en Yougoslavie (et le quotidien *Politika*, de grande renommée et excellent, était lu dans tout le pays) était représenté par un texte original. Représenté, c'est-à-dire offert comme une boîte à outils ou comme un intensificateur de pensée aux lettrés yougoslaves, libres de s'en servir. Sans grand succès semble-t-il, en dehors des cercles très restreints. Il faut attendre la notoriété internationale de

Barthes pour que les traductions de ses œuvres voient le jour: *Mythologies*, bien sûr, mais aussi des choix de ses textes, et, enfin, des traductions d'œuvres particulières telles que *Le plaisir du texte*, *Sade Fourier Loyola*, *La chambre claire*, dûment préfacés et préparés, dans la plupart des cas, avec soin. Trajectoire sans originalité de la présentation d'une œuvre, qu'on retrouve, d'ailleurs, partout dans le monde.

Quatre ans après la parution d'un recueil de traductions de Barthes sous le titre *Littérature, mythologie, sémiologie* par Ivan Čolović et Miloš Stambolić (Belgrade 1971), Jovica Aćin, en offrant au public la traduction serbe du *Plaisir du texte* (impeccable mais provoquant, pour des raisons internes au pays, une dizaine d'années après, une traduction croate), éprouve le besoin de faire précéder le texte d'une longue et minutieuse préface (Barthes 1975). Il s'agissait, à l'époque, d'un texte étrange pour les professionnels de la critique littéraire. Il est difficile, je crois, de mesurer aujourd'hui le choc produit par ce texte: les professionnels, accoutumés depuis peu à un Barthes scientifique, frotté de linguistique, à la fois boîte à outils pour la confection des thèses et intensificateur de pensée pour les critiques sociaux, se sont retrouvés devant un Barthes résolument individuel, fragmentaire, refusant le système, bref inutilisable; « écrivants », ils s'attendaient à un Barthes écrivain, et ils trouvaient un Barthes écrivain. Il était facile, pour les professionnels, de s'extasier (et l'extase reste un des volets très importants de la réception de Barthes, résultant en une écriture mimétique, monnaie de singe critique) ou d'interpréter *Le plaisir du texte* comme un retour à un vague impressionnisme bel esprit (à ranger, pour eux, parmi les épouvantails tels que le scientisme marxiste et le positivisme historico-littéraire). C'est justement ce piège que Jovica Aćin veut éviter dans sa préface:

La pluralité du plaisir dans l'écriture et la lecture, la rupture avec les motifs théo-téléologiques de la signification et la perte de la position privilégiée de l'analyste, entraînera la disparition, non sans résistance, bien sûr, et de bonne grâce, de l'herméneutique classique, avec sa nature « puritaine », censoriale, close, métaphysiquement constituée, dont les buts étaient toujours idéologiques, homogénéisants, monosémiques, économiquement circonscrits et unidirectionnels. (Aćin, 1975, vii)

Cette phrase, écrite, rappelons-le, en 1975, mérite qu'on s'y arrête, malgré son apparence vieillotte, quelque peu abîmée, de lieu commun. Les lieux communs sont, on le sait, révélateurs: points de départ d'une argumentation, ils établissent des liens avec la multitude, avec ce qui est acceptable pour le public général (Perelman 1976, 58): cristallisations de la *doxa* (pour employer le vocabulaire cher à Barthes), ils agissent sur elle pour faire passer, en le domestiquant, ce qui est nouveau et étranger: dans ce cas, pour faire passer l'hétérogénéité dans l'homogénéité.

Les problèmes de ce passage correspondent, au niveau historique et politique, point par point aux problèmes rencontrés par l'introduction de l'autogestion (de la pluralité d'intérêts, de désirs et de jouissances), dans le système communiste (monosémique, homogénéisant, privilégiant une position), innovation tentée en Yougoslavie depuis les années cinquante. L'oeuvre de Barthes semble voué à jouer ici, de façon oblique, à la fois le rôle d'un intensificateur de pensée permettant d'aplanir les contradictions et d'apaiser les différends, et celui d'un dispositif stratégique en forme de passoire permettant d'affirmer certaines options politiques. Et Acín d'écrire: « Ainsi une lecture provenant du plaisir dont le destin polyvalent est décrit par Barthes devient-elle un protocole parmi d'autres, pas encore trouvés ni pratiqués, de la lecture matérialiste, qui, en totalisant la dialectique spéculative du texte, (considéré de point de vue idéaliste exclusivement comme phénomène de communication) met la lecture debout, sur ses pieds (Lénine) », les antécédents de ce nouveau protocole matérialiste étant Hegel, Lénine, Marx et « sa lecture magistrale de l'économie politique classique » (Acín, 1975, xiv).

L'enjeu de cette interprétation (qui aujourd'hui a l'air d'une rodomontade) impliquant la « vision psychosomatique du texte » (Acín, 1975, xvi) dans la tradition marxiste-léniniste, présente des analogies avec les efforts du fameux mouvement de l'école de Korčula ou de la revue *Praxis*, dont les participants, en s'insurgeant contre la tradition « puritaine » de la lecture de Marx et en lisant de nouveau les textes de la tradition marxiste, essayaient de trouver au socialisme un « visage humain ». Ce visage humain politique retrouvait, hypothétiquement, chez

Acín, son corps culturel, son οἶμα dionysiaque, dans un chassé-croisé de légitimation mutuelle.

Ce qui est encore plus intéressant, c'est que cette belle période, dont l'argumentation est construite sur une série d'oppositions binaires, nie effectivement ce qu'elle affirme: elle affirme l'hétérogène et le pluriel contre l'univoque et l'homogène et, du même coup, par cette affirmation même, détruit ce pluriel. En effet, une fois érigé en principe, ce pluriel s'avère singulier: univoque et homogène, linéaire et monosémique (comme la *political correctness* aujourd'hui, qui est une monosémie du pluriel). Ce qui est, en plus, souligné, et rendu inéluctable, par l'emploi du futur, qui tombe comme un couperet: la théo-téléologie, chassée par la porte, revient par la fenêtre.

C'est une théo-téléologie étrange, sans Dieu et sans télos, mais qui n'est pas la mort de Dieu nietzschéenne, « la nullité ou néantité du Souverain, du Narcisse, de l'Un, du Principe » (Nancy 2015, 82). On ne se prive pas facilement de ce qu'on a forgé. En effet, rien ne confirme, aujourd'hui, l'optimisme du ton apodictique d'Acín. L'expérience yougoslave de l'autogestion s'est soldée par un échec. Les intérêts particuliers ont commencé à s'autogérer avec les succès qu'on connaît: la pluralité des intérêts s'est désagrégée en petites communautés agressives et matamores, chacune pratiquant son homogénéité à soi, chacune jouissant de son corps à soi et démembrant joyeusement le corps de l'autre. De même, la critique littéraire, pirouettant dans tant de *turns*, s'est transformée en rhizome de pratiques hétérogènes (ce qui n'est pas mauvais en soi), affichant la pluralité du sens, mais pratiquant, au niveau institutionnel, la réduction en silence, l'exclusion de tout discours non traduisible immédiatement aux termes de la *doxa* scientifique du moment (c'est-à-dire l'exclusion de toute écriture; le Principe: si vous voulez faire partie de la caste professionnelle, n'écrivez surtout pas ! (Déjà Barthes était perçu comme ennuyeux par les étudiants vers la fin des années 70 – Samoyault 2015, 667). Les professionnels de l'enseignement et de la critique aujourd'hui, dans la plupart des cas, nient par leur pratique ce qu'ils affirment pompeusement et généreusement: la pluralité du sens.

2. Biti et Solar

Avant d'aborder le *Dictionnaire des notions de la théorie littéraire contemporaine* de Biti et le livre *Les frères et les fils d'Œdipe, Cours sur le mythe, la conscience mythique et le langage mythique* de Solar, deux ouvrages où le nom de Barthes paraît incontournable, deux ou trois mots sur ces auteurs respectifs sont nécessaires. Quoiqu'ils appartiennent à deux générations différentes de théoriciens (Solar, né en 1936, est l'aîné de Biti, né en 1952), les deux théoriciens illustrent bien la question cruciale du film *Lost in translation*, celle de Bob s'adressant au directeur japonais: « Is that all he said ? »²

Les deux théoriciens, Solar et Biti, font chorus en laissant voir les limitations du modèle structuraliste. En fait, assez précocement, Solar montre ce que la théorie française de l'époque, où le structuralisme commence à dominer la phénoménologie (et le marxisme), ne voit pas, si l'on ne compte pas ces quelques « structuralistes heureux » tel Barthes. Bien que Barthes, selon Solar, admette la valeur opérationnelle du structuralisme « méthodologique », il combine la phénoménologie et le marxisme dans sa critique du structuralisme « ontologique » et s'attire ainsi les reproches des marxistes français, tels Sartre, Garaudy, ou Lefebvre, visant son scientisme, son antihumanisme, la réduction non dialectique de l'histoire à la diachronie, de l'évolution à la statique, de l'ontologie à la gnoséologie, et le fait de négliger la *praxis*, de nier le sujet au profit des structures.

En revanche, Biti reproche au structuralisme et à la phénoménologie de toujours réduire un état humain à la position secondaire – selon lui, le structuralisme ne reconnaîtrait pas l'inconscient, ni la phénoménologie le conscient, car elle favoriserait le rapport direct, préscientifique et inconscient. Or, quant au rapport de Biti à Barthes, nous ne pouvons que déplorer le fait que le premier ne se souvienne de ses propres leçons préférées dans son livre « d'analyses, de dialogues et de discussions », *Pripitomljavanje drugog (L'Apprivoisement de l'autre)* (Biti 1989), où il postule l'existence du couple antagoniste de la « théorie domestique » – je force volontiers le trait par la traduction –, et de la « théorie sauvage ». Il s'agit à la fois de

l'attaque obligatoire du théoricien qui veut se trouver une place au sein de la théorie contemporaine, en endossant l'opposition de Peter Sloterdijk (1987) entre les partisans de la « théorie domestique » – ptoléméenne, appuyée sur le pragmatisme du bon sens, le binarisme obligatoire, le refus de la théorie et de l'histoire – et les « penseurs sauvages », qui ne se fient pas au présent, à la recherche d'un fondement perdu et de la production perceptive du réel. Car Biti ne reconnaît pas le capital « sauvage » de Barthes. Les deux, Solar et Biti, en fait, passent malheureusement à côté de la richesse, de la diversité et du raffinement des analyses barthésiennes, notamment de ses dernières années.

3. Le Barthes de Solar, ou le structuraliste mauvais herméneute et mauvais phénoménologue

Avec Solar, ce qui se dégage, c'est son effort à suivre uniquement la première des trois « phases » tirées de *Roland Barthes par Roland Barthes*, recouvrant le tome I des *Œuvres complètes (1942-1961)*, qui pose Sartre, Marx et Brecht comme socle et la mythologie sociale comme thématique de ses écrits. En fait, le Barthes de Solar va être encore un démystificateur « sérieux », et donc, d'un certain côté, toujours la promesse d'une déception.

Dans le 14^e cours de son livre *Les frères et les fils d'Œdipe, Cours sur le mythique, la conscience mythique et le langage mythique* (1998), intitulé « Le Mythe aujourd'hui » de Barthes. Les raisons de la 'nostalgie du mythe'. Mythe et la critique littéraire », Solar veut faire voir l'actualité des mythes et la naissance des mythes contemporains. Il mentionne la stratégie dite barthésienne de la « découverte » du mythe, déjà foncièrement idéologique et politique, car, selon Solar, « démasquer le mythe veut dire le faire tomber, le détrôner, en mettant en lumière son intention, souvent politique » (Solar 1998, 201). Le décodage se retourne, en fait, en recyclage. Solar refuse l'idée simplificatrice selon laquelle le mythe pourrait se réduire à son intention ou à quelque chose qui serait superposé au langage, mais, en même temps, transforme Barthes en un simple « déchiffreur » quelque peu « sartrien ».

Dans ce chapitre, l'hypothèse barthésienne du mythe introduisant la monosémie dans la polysémie du langage naturel et manipulant un langage « mutilé » où « en passant du sens à la forme, l'image perd du savoir: c'est pour mieux recevoir celui du concept » (Barthes 2002, 832), est confirmée par Solar, mais pour être critiquée. Selon Solar, l'analyse barthésienne ne montre pas assez pourquoi le lecteur du mythe croit à cette illusion. Pourquoi ces mythes quotidiens (de masse) existent-ils ? Pourquoi fonctionnent-ils à merveille ?

L'illusion que donne la littérature, le royaume du « comme si »³, n'est-elle pas du même genre ? Selon Solar, la question ne peut être résolue que si l'on définit le mythe chez Barthes comme « langage », et non pas comme simple « parole ». Solar pose la question de la naissance des mythes: qu'est-ce qui donne la véracité d'une histoire ? Ce supplément n'est ni structurel, ni sociologique/psychologique. Solar déclare (1998, 204) que, dans les analyses barthésiennes, le mythe se réduit à une certaine « maladie du langage », comme l'a affirmé Max Müller, à une certaine « maladie » du système sémiotique. Solar propose un renversement de la question: non pas pourquoi croit-on au mythe, alors qu'on ne croit pas à la littérature, mais pourquoi ne croit-on pas à la littérature ? Non pas pourquoi comprend-on une histoire comme vérité, mais comment est-il possible que l'histoire mente ? Comment est-il possible que l'on ne croie pas toujours au langage, que l'on accepte un système sémiotique « décollé » de la réalité ?

Ainsi Solar introduit-il, à travers ce renversement, une dimension qu'il juge absente des analyses barthésiennes: la compréhension, qui reste implicite devant l'évidence du problème de la communication, prépondérante. Solar, en suivant la tradition herméneutique, pose la question de la compréhension, jugée plus importante que la communication, car l'homme doit tout d'abord pouvoir comprendre, pour pouvoir communiquer. Solar abandonne peu à peu le cadre barthésien pour transformer le « consommateur » du mythe (Barthes) en un « gardien » du mythe (Solar 1998, 205) tout en stipulant l'anonymat et l'intérêt existentiel des auditeurs qui « sacralisent » le bavardage (non pas dans le sens de la valorisation d'un dire, mais dans le sens heideggerien, de l'expression de l'inauthenticité du langage)

comme autant de conditions de la naissance des mythes contemporains. Leur paradoxe serait que la mythologie aboutit naturellement au dogme, qui se transforme en idéologie, qui essaie de retourner à la mythologie (Solar 1998, 220; 1988). Et finalement, Solar ne peut que constater une seule impuissance du mythe, celle de son impossibilité à contester (car il ne démontre rien non plus), à remettre en question (il n'y a pas de mythes négatifs dans le sens logique du terme)⁴.

Ainsi le Barthes de Solar s'avère être un penseur critique paradoxal ou peut-être insuffisant: il n'arriverait pas à exprimer ce qui demeure son grand mérite aux yeux d'Eric Marty, celui d'avoir réussi à garder, à travers la violence (et le piège de la violence), un « sens inaliénable des choses » (Merleau-Ponty 1976).

4. Le Barthes de Biti ou comment sonne le glas du « vrai pianiste schumannien »

Dans le grand *Dictionnaire des notions de la théorie littéraire contemporaine* de Vladimir Biti, un livre qui fait référence en Croatie, Barthes est mentionné dans l'index quatre-vingts fois. Bien que le cadre d'un tel livre (de 479 pages au total) impose ses limites, les références de Biti sur Barthes pourraient être considérées foncièrement réductrices: elles ne mentionnent qu'une menu partie de son œuvre, du *Degré zéro de l'écriture* (1953) jusqu'à *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975). Il n'y a que deux mentions des œuvres ultérieures (d'ailleurs l'une ayant une fausse datation). La majorité des références concernent essentiellement un Barthes structuraliste. De plus, pour ce qui est des notions, on y trouve un petit trésor des notions clés fondamentales truffé de citations tronquées, sans mention des sources (voir la note *écriture* – Biti 1997, 272-273).

Avant de passer à quelques exemples précis, un bon nombre des références mentionnant Barthes devraient être passées en revue à nouveaux frais: la répétition de certains titres est patente à travers le manuel tout entier (« Introduction à l'analyse structurale des récits », 1966). Quant aux blancs évidents, il faut dire que l'interprétation barthésienne de l'Orient n'est mentionnée qu'une seule fois, pour critiquer son « occidentalisme », aux côtés de celui d'Edward Said (note *autre*,

Biti 1997, 76), sans aucune référence. La grande absente ici, c'est la photographie, qui n'est mentionnée, au sujet de Barthes, que deux fois, et très sommairement. La première fois, dans la note intitulée *biographie* (Biti 1997, 28), où Biti mentionne l'essai *Camera Lucida (sic)*, c'est-à-dire *La Chambre claire*, juste pour illustrer l'idée que la photographie entretient le même rapport avec l'histoire que le biographème avec la biographie. La seconde et dernière fois, dans la note *miroir* (Biti 1997, 425), où est mentionné « Le message photographique », daté de 1980, alors qu'il paraît en 1961 (Barthes 1961).

En ce qui concerne les implications erronées, dans la note *œuvre* (Biti 1997, 68), en opposant Barthes à Foucault, Biti laisse croire que sa notion de « discours » vient contenir la notion barthésienne de « texte »: le discours foucauldien « évite l'absolutisation de la textualité décentralisée par la notion du discours qui sous-entend par elle-même une certaine limitation ». D'autres exemples où Biti essaie de donner une inflexion critique à son propos méritent d'être passés au peigne fin:

La note *auteur* (Biti 1997, 21) suit la ligne qui commence en 1953, avec *Le Degré zéro de l'écriture*. Biti postule que la téléologie de l'auteur que Barthes « tue » en 1968 montre qu'il utilise la notion de l'auteur du XIX^e, et non pas du XX^e siècle; dans le même sens va la note *œuvre* (Biti 1997, 256), dans laquelle Biti reproche à Barthes d'user d'un terme pris dans son acception romantique: « l'auteur n'a pas été doté d'un tel rôle ni dans la pratique ni dans la théorie de notre siècle (New Criticism, formalisme russe, Bakhtine, L'École de Prague) » (Biti 1997, 256). Biti cite Sean Burke (1992), qui conclut: « L'auteur de Barthes est une abstraction, un type platonique, une fiction de l'absolu ». Barthes justifie la mise à mort de l'auteur par sa « téléologisation ». Le meurtre n'y est que la condition de sa résurrection (*S/Z, Le Plaisir du texte, Sade, Fourier, Loyola* et « La mort de l'auteur »). Selon Burke, « Barthes traite l'œuvre comme un intertexte simultané, comme un espace où l'on circule d'avant et en arrière sans responsabilités progressives... L'œuvre devient une arène ou une ellipse où tout est rhapsodique, et où rien n'est séquentiel, où les thèmes, les variations, les idées se tordent les uns sur les autres comme *leitmotive* ».

Une autre référence incontournable de Biti est Ann Banfield, une linguiste américaine, référence en vogue dans les années 80, mentionnée dans la note *roman* (Biti 1997, 351). Biti s'inspire de son livre *Unspeakable sentences* (1982) pour reprendre la définition de deux styles romanesques possibles, caractéristiques de penseurs français des années 1950 et 1960 (Barthes, Blanchot et Butor): le style impersonnel et le style personnel. Selon Biti, Barthes oppose celui-ci à la narration à la 3^e personne au passé simple. Un autre livre de la même auteure est mentionné dans la note *polyphonie* (Biti 1997, 280), sans citations et avec une référence erronée, citant une œuvre introuvable (dont le titre est mal traduit ou inexistant): *La Description du non perçu* (1987)⁵.

Dans la note intitulée *lecture* (Biti 1997, 41), Biti établit une opposition quelque peu facile, entre le courant phénoménologique et la « sémiotique de la lecture ». Ce qui y est problématique, c'est l'opposition entre les phénoménologues « exigeants », qui demandent l'effort (en italiques chez Biti) de la conscience du lecteur, et la notion barthésienne de lecteur – « être corporel » qui, par l'échange des impulsions réciproques, *s'adonne/se livre* d'une manière espiègle, ludique, à la jouissance (« uživanje ») du texte. Biti conclut que, pour Barthes, la lecture sous-entend une soumission sensible et sensorielle au texte qui est beaucoup plus forte que la maîtrise réflexive du texte: c'est une interprétation évidemment problématique, qui fait de Barthes un théoricien de la lecture hédoniste et en quelque sorte irresponsable.

Le mérite de la note *mythe* (Biti 1997, 228) – qui mentionne la tâche du lecteur sémiotique, à savoir la déconstruction qui ne peut être faite que par l'introduction du mythe « naturel », dans les systèmes tertiaires des mythes artificiels – est d'introduire l'exemple du langage mythique de *Bouvard et Pécuchet*.

La note *jouissance* – « užitak, bliss, Genuss » (Biti 1997, 42), introduit la traduction « zadovoljstvo » pour « plaisir » (*Zadovoljstvo u tekstu*), alors que le livre de 1973 a été traduit en croate comme « la jouissance du texte ». Biti tend à simplifier et émousser les thèses de Barthes sur le rapport entre le plaisir et la jouissance, tout en réduisant la portée à l'opposition entre les textes scriptibles (dont les césures donnent lieu à la

jouissance), et les textes lisibles qui, en flattant les opinions des lecteurs, produisent le plaisir. De plus, cette opposition entre les textes lisibles et scriptibles est faussement attribuée à S/Z. Plus tard, Biti relativise cette opposition dans le champ sémantique du « plaisir » traduit par « zadovoljstvo », qui inclut évidemment aussi la jouissance, ici devenue « naslada », « délices » et « luxure » orgasmiques et véhéments, effaçant l'ego (rationnel). Selon Biti, Barthes introduit l'argument (polémique) de la réception dans le corps du lecteur, en comparant ce processus avec le rapport érotique des deux (*sic*) corps. Biti conclut que Barthes laisse l'ambiguïté et la contradiction pénétrer son argument sur la différence entre le plaisir et la jouissance. Il conclut que la jouissance ne peut se soumettre à aucune « thèse » ou « doctrine »; la jouissance barthésienne, selon Biti, dans son ambiguïté intrinsèque, ne peut être que reproduite, et le livre de Barthes ne fait que cela, la reproduire dans son ambiguïté intrinsèque.

5. Le vacarme sourd de la théorie: l'archivage

Barthes, qui aujourd'hui ne pourrait plus être compris du grand public que comme un autre Alain de Botton de *How Proust can change your life*, devient justement ce qu'il critiquait et analysait dans les *Mythologies*: un mytheme, un mythe qui fait parler, dont « la matière est formée d'une matière déjà travaillée en vue d'une communication appropriée » (Barthes 2010, 195).

C'est-à-dire: faire parler de façon appropriée (la codification de la parole scientifique, le langage, la longueur et le ton des articles etc.) la matière Barthes déjà travaillée (la bibliographie, des textes sur Barthes, son contexte: articles, dictionnaires, biographie, bases de données, sites etc., tout ce que Bernard Stiegler appelle le *pharmaka* de la rétention tertiaire) (Stiegler, 2012, 255). Les professionnels, poursuit Stiegler, « abusent du *pharmakon* qu'est la rétention tertiaire littérale en se dispensant avec elle de *faire de la transmission du savoir le moment de sa réélaboration* » (Stiegler, 2012, 266). Ce geste aboutit à un retournement déjà inscrit dans l'ambivalence du *pharmakon*: au lieu de répondre aux questions (accidents de lecture, fortuits) suscitées par la lecture de Barthes et de les configurer en

contexte, fût-il précaire et changeant, il fige cette « écriture » qu'on admet polyvalente, dans un contexte univoque, stable et certain (la *doxa* scientifique du moment). On reste toujours dans la réponse assurée.

Nous allons retrouver, au bout de la trajectoire de la réception de Barthes en Croatie, un article tout récent, publié dans une revue scientifique de la Faculté de philosophie de Zagreb sous le titre *Sujet comme objet du discours photographique: sur les modes de l'archivage de la facticité* (Rafolt 2015). Beau titre, sérieux, présentant d'emblée ses lettres de noblesse: on sait à quoi s'en tenir, à la discipline de la théorie qui (j'explique un peu le contexte institutionnel, dans les départements d'études croates) vient suppléer, par le biais de la rétention tertiaire de prédominance américaine, à la vétusté poussiéreuse de la discipline nationale. Codification impeccable du langage, aussi bien que de la bibliographie: trois ouvrages de Barthes, *Mythologies*, bien sûr, et *L'Empire des signes*, ainsi que *La chambre claire*, cités en traduction croate, deux dictionnaires ou guides de l'anthropologie du théâtre des éditions Routledge, un Rancière cité en français (*Le spectateur émancipé*) mais évidemment pas lu, une étude de Peter Trifonas sur Barthes (*Barthes and the Empire of Signs*, en traduction croate), une sur le Japon de Darko Suvin (en anglais), le tout assaisonné de Susan Sontag et de Giorgio Agamben. On voit tout de suite la marinade: l'auteur fait parler Barthes de façon appropriée, comme matière déjà travaillée, à l'aide d'une interprétation et de deux dictionnaires, trois composants de la drogue ou *pharmakon* fabriqué par les multinationales de l'édition scientifique.

Qu'arrive-t-il à Barthes dans ce texte? Surtout pas ce que Barthes appellerait une lecture. Présentée, dès le début, comme dénonciation de l'Occident, cette interprétation de *L'Empire des signes* transforme son auteur en dénonciateur. Barthes « est parti au Japon afin d'explorer l'obsession occidentale (de l'Europe de l'Ouest) de significations ultimes, afin d'exposer, une fois pour toutes, la dépendance occidentale à l'égard des significations constantes et stables » (Rafolt 2015, 31). Geste stabilisateur (une fois pour toutes!) car la question sur la possibilité de l'archivage de la photographie, ou plutôt du fait

représenté par la photographie (Rafolt 2015, 31-32), que l'auteur pose au texte de Barthes (texte palimpseste, invisible, enfoui sous les textes superposés), préfabriquée et surcodée par le *ready-made* actuel de la théorie (dénonciation de l'herméneutique occidentale et de son discours « logocentriste »), mène à l'incompréhension du projet barthésien dans son ensemble: « Le langage, qui est le médiateur de l'imagination, ne peut jamais réussir à le faire de façon suivie, totalement, sans quelque jugement transcendantal, mythe ou idéologie, sans une herméneutique présumée ultime. À la « qu'est ce qui s'est vraiment passé? », Barthes n'a rien à répondre. Mais ce n'est pas le problème de la photographie, c'est le problème de la nature du langage ». (Rafolt 2015, 36)

Cette phrase en dit beaucoup plus sur l'élaboration du sujet que sur le sujet élaboré. Car, si la question « qu'est-ce qui s'est vraiment passé ? » ne peut recevoir de réponse qu'à travers un mythe à sens ultime, c'est un Barthes déjà travaillé qui la donne: un Barthes mythème; et non pas son texte, qui est chargé de répondre, à la manière de « j'ai découvert le mythe dans la nature duquel est inscrite la fin de tous les mythes », une fois pour toutes, bien sûr. Stupéfiant, intensificateur de parole, le mythème Barthes devient ce qui fait parler, ce qui intensifie la parole professionnelle, en la privant, par la nature de son acte, de sens: à question préfabriquée, réponse assurée. On est rejeté hors de la pensée, dans, comme disait Barthes, ce qui tient lieu de pensée dans l'univers petit bourgeois, c'est-à-dire la tautologie: « elle signifie une rupture rageuse entre l'intelligence et son objet, la menace arrogante d'un ordre où l'on ne penserait pas » (Barthes 2010, 97). Nous voilà de nouveau solidement campés dans un lieu commun, celui de la nature du langage: Racine est Racine et le langage est le langage. Ce lieu commun est, dans l'univers actuel de la critique et théorie universitaire présumées sans théo-téléologie, le Souverain, le Narcisse, l'Un, où, sous l'apparence de la réélaboration, rien n'est élaboré, ou toute nouvelle lecture est toujours déjà une lecture appropriée, univoque, à la fois indexée sur la doxa scientifique et archivée par elle, c'est-à-dire: guidée, contraignante, contrainte et forcée. À l'exact opposé des lectures pratiquées par Barthes.

6. Post scriptum

Barthes, mythème en Croatie, laisse voir que, pour la plupart de ses manifestations – tout en paraphrasant Hayden White (1978, 265) –, la mystification du texte conduit à un fétichisme de l'écriture, à un narcissisme du lecteur auquel s'ajoute une perversion qui, tout simplement, rend heureux. Cette stratégie ne ressemble, de nos jours, ni à l'idéologisation, ni à la poétisation (même si les traces s'en ressentent), et ne fait advenir ni ce « mythe artificiel », « reconstitué », qui serait « une véritable mythologie ». Pour « voler le mythe » et constituer ce « second mythe », il faudrait que le mythe ne joue pas si bien son rôle d'« écoulement incessant », d'« hémorragie », d'« évaporation », d'« absence sensible », et que les lecteurs (privilegiés ou pas) ne se noient joyeusement, comme des cochons, dans les « seconds textes ». L'excès même du réel contemporain facilite son évacuation, et la seule découverte possible dans les textes demeure, malheureusement, celle de soi-même. Et le pauvre Barthes, pétrifié en un structuraliste coriace (et dit par d'aucuns « poststructuraliste »), décidément idéologique, politique, montre que la spatialisation du langage mythique est tout aussi cruciale pour ses lectures que sa temporalisation.

Rappelons-nous que « dans le *Dictionnaire des idées reçues*, le mot important, générateur, ce n'est pas "idées reçues" (la bêtise), c'est le mot "dictionnaire"» (Barthes 2015, 281).

NOTES

¹ « [...] le supplément supplée [...]. Il intervient ou s'insinue *à-la-place-de* ; s'il comble, c'est comme on comble un vide. S'il représente et fait image, c'est par le défaut antérieur d'une présence. [...] Quelque part, quelque chose ne peut se remplir *de soi-même*, ne peut s'accomplir qu'en se laissant combler par signe et procuration » (Derrida 1967, 208).

² *Lost in Translation* (2003) par Sofia Coppola (Bill Murray et Scarlett Johansson).

³ « Ceci n'est qu'une fausse alternative. Le mythe ne cache rien et il n'affiche rien: il déforme; le mythe n'est ni un mensonge ni un aveu: c'est une inflexion. » (Barthes 2002, 841)

⁴ Le mythe, et son caractère certain, ne peut être remis en question que par la suite d'histoires qui continuent, malgré toutes leurs contradictions (Solar 1998, 221).

⁵ Peut-être s'agit-il du texte « Reflective and Non-Reflective Consciousness in the language of fiction ». *Poetics Today*, Vol. 2, No. 2 (Narratology III: Narration and Perspective in Fiction), Duke University Press, 1981, pp. 61-76.

REFERENCES

- Alcorn, Marshall W., Jr. 1994. *Narcissism and the Literary Libido, Rhetoric, Text, and Subjectivity*. New York and London: New York University Press.
- Barthes, Roland. 2002. *Œuvres complètes*. V tomes. Paris, Seuil.
- _____. 2015. « Sur sept phrases de *Bouvard et Pécuchet* ». In Barthes, Roland, *Album, Inédits, correspondances et varia*, 257-281. Paris: Éditions du Seuil.
- _____. 2009. *Mitologije*, traduit par Morana Čale. Zagreb: Pelago, 2009.
- _____. 2010. *Mythologies*. Paris: Seuil.
- _____. 1961. « Le message photographique ». *Communications*, 1: 127-138.
- _____. 1975. *Zadovoljstvo u tekstu*, traduit par Jovica Aćin. Beograd: Gradina.
- Biti, Vladimir. 1997. *Pojmovnik suvremene književne teorije*. Zagreb: Matica hrvatska.
- _____. 1989. *Pripitomljavanje drugog. Mehanizam domaće teorije*. Zagreb: Hrvatsko filozofsko društvo, Biblioteka Filozofska istraživanja.
- Bourjea, Serge. 1997. *Paul Valéry, Le Sujet de l'écriture*. Paris: L'Harmattan.
- Burke, Sean. 1992. *Death and return of the author*, Edinburgh University Press.
- Derrida, Jacques. 1967. *De la grammatologie*. Paris: Minuit.
- Fenoglio, Irène et Galindez-Jorge, Veronica (dir.). 2014. *Pascal Quignard. Littérature hors frontières*. Paris: Hermann Éditeurs.
- Girard, Mathilde, Nancy, Jean-Luc. 2015. *Proprement dit, Entretien sur le mythe*. Paris : Nouvelles Éditions Lignes. [Coll. Lignes].

- Krleža, Miroslav. 1950. « Riječ u diskusiji na Drugom kongresu književnika Jugoslavije ». *Republika* 1. [Zagreb].
- _____. 1952. « Govor na Kongresu književnika u Ljubljani ». *Republika* 8 (10–11): 205–243. [Zagreb].
- Marty, Éric. 1993. « La vie posthume de Roland Barthes ». In *Barthes après Barthes, une actualité en questions, Actes du colloque international de Pau*, sous la direction de C. Coquio et R. Salado. Pau : Presses Universitaires de Pau et des pays de l'Adour (PUPPA).
- Merleau-Ponty, Maurice. 1976. *Phénoménologie de la perception*, Paris: Gallimard.
- Perelman, Chaïm. 1976. *The new rhetoric and the humanities. Essays on rhetoric and its applications*. London: Kluwer.
- Quignard, Pascal. 2012. *Les désarçonnés*. Paris: Grasset.
- _____. 1997. *Petits traités*. Paris: Gallimard, [Coll. « Folio »].
- _____. 1998. *Vie secrète*. Paris: Gallimard.
- Rafolt, Leo. 2015. « Subjekt kao objekt fotografskog diskursa. O načinima arhiviranja fakticiteta ». *Književna smotra* 175(1): 31–38.
- Samoyault, Tiphaine. 2015. *Roland Barthes*. Paris: Seuil.
- Sloterdijk, Peter. 1987. *Kopernikanische Mobilmachung und ptolemäische Abrüstung: Ästhetischer Versuch*. Frankfurt: Surhkamp Verlag.
- Solar, Milivoj. 1998. *Edipova braća i sinovi, Predavanja o mitu, mitskoj svijesti i mitskom jeziku*. Zagreb: Naprijed.
- _____. 1988. *Roman i mit : književnost, ideologija, mitologija*, Zagreb: August Cesarec.
- Stiegler, Bernard. 2012. *États de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*. Paris: Mille et une nuits.
- Trifonas, Peter Percile. 2001. *Barthes and the Empire of Signs*. New York: Penguin.
- White, Hayden. 1978. *Tropics of Discourse*, Baltimore: Johns Hopkins University Press.

Maja Vukušić Zorica est maître de conférences en littérature française moderne à l'Université de Zagreb, ancienne boursière du gouvernement français (2006/2007, 2007/2008), membre du groupe de recherche « Genèse et autobiographie » de l'ITEM-CNRS (ENS Paris). Elle a soutenu sa thèse sur le journal d'André Gide à l'Université Paris Diderot (Paris VII), sous la direction de M. Eric Marty en novembre 2011. Elle s'intéresse aux croisements de la littérature, de la théorie de la littérature, de la philosophie, de l'histoire, de la musique et de l'érotisme. Elle a écrit notamment sur Gide, le marquis de Sade, Barthes, Haendel, Chopin, Désiré Nisard, Pierre Louÿs, Jean Cocteau, Miroslav Krleža, Miodrag Bulatović, Chevillard, l'homosexualité, le sadisme, les castrats etc. Elle a publié notamment *André Gide : Les gestes d'amour – l'amour des gestes* (Paris, Orizons, 2013).

Address:

Maja Vukušić Zorica
Département de langues et littératures romanes
Faculté d'Humanités et Sciences Sociales
Université de Zagreb
Ivana Lucica 3
Zagreb HR-10000, Croatia
E-mail: mzorica@ffzg.hr

Nenad Ivić est professeur de littérature française à la Faculté d'Humanités et Sciences Sociales (Département de langues et littératures romanes), Université de Zagreb, Croatie. Il a été boursier Fulbright à University of California Berkeley et à Princeton University et chercheur invité à l'Institut d'études classiques et médiévales, Université de Montréal. Ses domaines de recherche sont l'Antiquité tardive, l'historiographie médiévale, la littérature française. Il a publié *Naples and other imaginary places* (Zagreb, 2009) et *Textus. Investigations into Ammianus Marcellinus* (Zagreb, 2001).

Adresse:

Nenad Ivić
Département de langues et littératures romanes
Faculté d'Humanités et Sciences Sociales
Université de Zagreb
Ivana Lucica 3
Zagreb HR-10000, Croatia
E-mail: nivic@ffzg.hr